Ziglôbitha,
Revue des **A**rts, **L**inguistique,
Littérature & **C**ivilisations
Université Peleforo Gon Coulibaly - Korhogo

Le pays se plaigne d'Andry ANDRAINA, un des patrimoines de l'histoire littéraire malgache

Guy RAZAMANY
Université de Mahajanga, Madagascar
razamanyguy@gmail.com

Résumé : Le roman intitulé *Le pays se plaigne* traduit du malgache « Mitaraina ny tany », est écrit par Andry ANDRAINA. Cette œuvre romanesque est l'un des patrimoines littéraires malgaches qui est à cheval entre l'histoire et la littérature malgache à l'époque coloniale. Dans l'optique historique et littéraire, elle est comme portrait de l'image de la colonisation française à Madagascar. Notre objectif dans cet article consiste à patrimonialiser cette œuvre romanesque pour qu'on puisse faire connaître à tout le public les injustices sociales vécues par les Malgaches dans le pays sihanaka où ce récit se produit. Dans ce cas, il vise à tous les gens de bonne volonté de prendre position pour lutter contre toutes formes des injustices sociales actuelles qui sont considérées comme séquelles de la colonisation à Madagascar. Ce portrait de la colonisation dans la littérature malgache signifie-t-il que ce roman devient comme un musée colonial pour tout le monde, principalement pour la génération malgache sur l'histoire de Madagascar ? Est-il nécessaire de raconter les injustices sociales dans cette œuvre romanesque pour tirer les leçons de l'histoire afin de restaurer la vie en société ? Pour expliquer ces questions, nous procédons comme méthodologie d'analyse la sociocritique pour traiter ce sujet. Elle consiste à orienter la lecture de l'œuvre littéraire dans le domaine historique, social, et culturel. Les résultats attendus dans cet article consistent à faire connaître à tout le monde la vie douloureuse des paysans sihanaka dans la colonisation française à Madagascar. Cette vie douloureuse à l'époque coloniale sert actuellement à tirer des leçons d'histoire pour corriger les séquelles de la colonisation dans la vie socioculturelle des Malgaches actuels. Cette œuvre romanesque, à notre avis, consiste à former des citoyens malgaches activistes pour lutter contre les injustices sociales à Madagascar.
Mots-clés : colonisation, roman, patrimoine, histoire, société

Abstract: The novel entitled *The country complains*, translated from Malagasy "Mitaraina ny tany", is written by Andry ANDRAINA. This romantic work is one of the Malagasy literary heritage that straddles history and Malagasy literature during the colonial era. From a historical and literary perspective, it is like a portrait of the image of French colonization in Madagascar. Our objective in this article is to heritage this romantic work so that we can make the whole public aware of the social injustices experienced by the Malagasy people in the Sihanaka country where this story occurs. In this case, it aims at all people of good will to take a stand to fight against all forms of current social injustices which are considered as a consequence of colonization in Madagascar. Does this portrait of colonization in Malagasy literature mean that this novel becomes like a colonial museum for everyone, mainly for the Malagasy generation on the history of Madagascar? Is it necessary to recount the social injustices in this novel in order to learn the lessons of history in order to restore life in society? To explain these

questions, we proceed as a methodology of analysis sociocriticism to deal with this subject. It consists of orienting the reading of the literary work in the historical, social, and cultural fields. The results expected in this article consist in making everyone aware of the painful life of the Sihanaka peasants during the French colonization in Madagascar. This painful life during the colonial era is currently being used to draw lessons from history to correct the after-effects of colonization in the socio-cultural life of today's Malagasy people. This romantic work, in our opinion, consists in training activist Malagasy citizens to fight against social injustices in Madagascar.
Keywords: colonization, novel, heritage, history, society

Introduction

La littérature à Madagascar est comme un témoin réel de l'histoire de ce pays dans la mesure où elle constitue un repère historique et esthétique permettant au lecteur malgache ou francophone de vivre imaginairement dans le passé colonial de Madagascar tel que *Le pays se plaigne* écrit par Andry ANDRAINA. Le roman historique comme cette œuvre est un genre littéraire prolifique qui prend une forme de l'histoire littéraire et de l'interculturalité littéraire à cause de la résurgence d'une forme de la colonisation dans certaines vies des Malgaches. Notre objectif dans cet article consiste à patrimonialiser cette œuvre romanesque pour qu'on puisse faire connaître à tout le public les injustices sociales vécues par les Malgaches dans le pays sihanaka où ce récit se déroule. Dans ce cas, il vise à tous les gens de bonne volonté de prendre position pour lutter contre toutes formes des injustices sociales actuelles qui sont considérées comme séquelles de la colonisation à Madagascar. Il contribue beaucoup à faire comprendre au lecteur, par exemple les jeunes, l'histoire coloniale à Madagascar. Il est comme un outil didactique sur l'histoire littéraire coloniale dans la main de ces jeunes qui les permettent de s'éduquer. Est-ce que ce roman devient comme un musée colonial pour tout le monde, principalement pour la génération malgache qui n'est pas vécue de la colonisation afin qu'elle connaisse l'histoire coloniale de Madagascar ? Est-il nécessaire de raconter les injustices sociales dans cette œuvre romanesque pour tirer les leçons de l'histoire coloniale afin de restaurer la vie en société malgache ?

Le roman comme cette œuvre d'Andry ANDRAINA reste toujours en parallèle avec l'histoire de la colonisation à Madagascar dans le pays sihanaka. Pendant la colonisation, les Malgaches étaient vécus par toutes oppressions coloniales effectuées par les administrateurs coloniaux qui éparpillaient dans toute Ile, y compris la population sihanaka[1], racontées par l'auteur comme témoin vivant des réalités coloniales dans son pays à travers son roman en tant qu'originaire du pays sihanaka.

[1] Sihanaka est un groupe ethnique malgache qui se trouve comme son pays d'origine le centre-Est de Madagascar, à l'entour du lac Alaotra, le premier grand lac de Madagascar.

Nous chosions comme méthodologie pour traiter ce sujet la sociocritique. Cette méthode est liée au mouvement de l'évolution des sciences sociales et des sciences humaines. Généralement, elle est l'expression de la réalité sociale, culturelle, voire politique à partir d'une œuvre dans une époque comme ce roman historique d'Andry ANDRAINA. Par conséquent, la sociocritique nous montre les faits sociaux durant la période coloniale dans le pays sihanaka. Il faut retenir que la société est la source et la fin ultime de la production littéraire, comme ce roman. C'est ainsi que Pierre BARBERIS définit cette critique littéraire liée à l'histoire en ces termes : « […] *La sociocritique désignera donc la lecture de l'historique, du social, de l'idéologie, du culturel* » (Pierre BARBERIS, 1996, p.122). En effet, le roman *Le pays se plaigne* est intégralement lié à l'histoire coloniale de Madagascar où l'écrivain était comme porte-parole sur l'histoire coloniale à Madagascar, dans le pays sihanaka. Il fait partie du patrimoine littéraire malgache qui présente la vie douloureuse de la colonisation française à Madagascar pour corriger les maux laissés par les séquelles d'histoire coloniale aujourd'hui.

1. Du harcèlement à l'abus sexuel

La colonisation française faisait des différentes répressions aux indigènes dans tout le pays, mais ces répressions étaient plus évidentes dans les zones rurales dans la mesure où ces zones se trouvaient beaucoup des fermes agricoles et d'élevages des colons. Et les Malgaches y travaillaient gratuitement comme leurs mains- d'œuvres au profit de l'économie française.

Par ailleurs, il nous semble que vue l'insalubrité avec la forte présence des moustiques dans les zones rurales à Madagascar, beaucoup des administrateurs coloniaux français n'y amenaient pas souvent leurs épouses et leurs enfants car leurs familles étaient si risquées d'exposer à plusieurs dangers sanitaires et sociaux. Si on n'en parlait que le paludisme et la possibilité des éventuelles représailles faits par les indépendantistes malgaches, par les actes de maquisard dans leurs résidences qui étaient écartées un peu des villages malgaches. Ils avaient laissé leurs familles dans les chefs-lieux de district pour avoir plus de sécurités. Cette situation provoque, en effet, de les contracter l'union matrimoniale par un phénomène d'amant avec les femmes malgaches, voire de profiter souvent d'abuser les jeunes filles campagnardes comme Manana dans ce roman. Dans la mesure où tout le monde aux villages avait peur de ces administrateurs coloniaux français avec leurs émissaires, les Malgaches ; ils avaient donc libre de satisfaire leur besoin sexuel, c'était la loi de plus fort qu'ils avaient appliqués aux pauvres paysans malgaches.

1.1. *Manana et le harcèlement sexuel fait par chef de canton*

Manana est une fille aînée de Ndrasana et de Ratavy, elle est la sœur de Feno et de Faly ; elle est parmi les personnages secondaires du roman. Le héros de ce roman historique colonial est son frère, Feno. Elle était issue de la famille si pauvre et déplorable de Marovato. Elle était obligée de quitter ses études car elle était victime de limite d'âge. Selon le système éducatif colonial, un enfant âgé était renvoyé de l'école et il plongeait ensuite dans l'insertion professionnelle ou pratiquait les activités paysannes, comme l'agriculture et l'élevage. Manana apprendrait alors la couture ; elle devenait couturière et aidait à même temps ses parents pauvres dans les activités paysannes. Vue sa pauvreté avec sa famille, le chef de canton a tenté de profiter pour la harceler sexuellement car il est tombé sous le charme de cette jeune fille sihanaka quand il l'a trouvé en venant de puiser de l'eau ou de cueillir des légumes dans le jardin potager de sa famille. Le romancier dit :

> 1- « […] Manana disait quand elle rentrait de la maison, elle était vue par Boramena venant de puiser de l'eau ou de cueillir des légumes dans le jardin potager ; il l'a parlé des paroles indécentes ou de l'a arrêté. Manana avait peur de lui » (Andry ANDRAINA, 2003, p.42).

C'est pourquoi elle s'est enfuit de Boramena, le chef de canton qui l'a harcelée sexuellement vers la maison de sa famille. Ce n'était pas seulement ce chef de canton qui harcelait cette pauvre jeune fille campagnarde, mais il commandait aussi ses ouvriers dans les travaux de construction de route à proximité du village de Marovato de lancer des pierres la maison de la famille de Manana afin que cette jeune fille y sortît. Alors, elle et son frère Feno sautaient par la fenêtre de l'autre côté de leur maison. Feno disait :

> 2- « […] Moi et Manana avions effrayé. Nous avions entendu l'éclatement du lancement des pierres avec des gros mots et des insultes fait par Boramena. Manana ouvrait doucement la fenêtre de l'autre côté. Nous y sautions moi et mon frère, nous avions pris la fuite au champ » (Andry ANDRAINA, 2003, p. 43).

De toutes les façons, leurs parents n'étaient pas présents lords de cet acte ; ils étaient au champ. Un homme, son voisin ne cachait pas au « Vazaha [2]», au Boramena[3] qu'ils étaient dans leur maison au lieu de protéger cette jeune fille contre l'objectif de Boramena. La raison en est que les Malgaches dans le monde

[2]« Vazaha » en malgache désigne les Occidentaux, les Blancs comme les colons français.

[3] Boramena est un nom péjoratif pour désigner le chef du canton de Marovato par les Sihanaka. Il signifie littéralement le « rougie » ; car sa couleur blanche ne supporte pas la chaleur accablante du soleil de Madagascar comme tous les pays africains et elle devient rouge. Par métonymie, il est appelé par cette transformation de la couleur de sa peau rouge sous l'effet du soleil.

rural ont souvent une tradition de livrer des jeunes filles ou des jeunes femmes pour les soldats français et pour des hautes autorités administratives pour éviter qu'ils ne répriment pas la population locale pendent la colonisation. Il s'agissait aussi pour les honorer et pour satisfaire leurs besoins sexuels car les villageois sihanaka se recroquevillaient devant les violences et les répressions des colons, surtout après le carnage de 1947. Manana en était victime car elle avait par ailleurs à l'âge de la sexualité. Si elle est restée vierge à tel âge, elle est, au contraire, moquée par la société dans la mesure où elle n'est pas mariée et elle n'a pas même d'un copain à son âge. Il nous semblait que c'était l'occasion de faire offrande cette jeune fille par la population au chef de canton violent et agressif afin d'une part que celle-ci soit dépucelée et d'autre pour avoir la protection de celui-ci. C'était aussi l'occasion de la société pour amadouer enfin ce chef de canton violent et agressif. Tout cela nous atteste que cette œuvre romanesque d'Andry ANDRAINA fait partie de l'histoire littéraire colonial malgache, elle est un témoin de la vie des Malgaches pendant la période coloniale en tant que patrimoine littéraire.

Cette tradition sur l'exploitation sexuelle des femmes existe actuellement dans certaines régions à Madagascar qui est appelée par l'expression métaphorique « akôhom-bahiny » comme dans les régions du Nord et du Nord-Ouest ; il s'agit d'un plat de poulet destiné pour honorer d'un hôte selon les traditions malgaches. Mais par métaphore, elle désigne d'une jeune fille à livrer pour d'un hôte, comme d'un fonctionnaire de l'État qui fait sa mission de service dans le monde rural pour lui rendre service sexuel. Cette relation entre la littérature et la société nous relève l'objet de notre choix sur la méthodologie sociologique appliquée à la littérature car ce roman n'est que la production historique et sociologique malgache ; l'auteur y est simplement comme le porte-parole de la société sihanaka. Il est, selon Mikhaïl BAKTHINE, incarné par les voix des personnages de son œuvre romanesque qui relate les faits historiques coloniaux dans l'histoire littéraire malgache (cf. Mikhaïl BAKTHINE, 1978). Il interpelle à son lecteur, surtout les jeunes filles et les femmes de se positionner pour lutter contre à cette pratique ignoble et dépassée par le temps. Son œuvre est donc intimement liée à la thèse du René WELLEK et Austin WARREN selon laquelle : « *La littérature est une institution sociale, et son moyen d'expression, le langage, est une création sociale* » (René WELLEK et Austin WARREN, 1971, p. 129).

Les villageois, par le biais de voisin de la famille de cette jeune fille, avaient peur non seulement le chef de canton mais ils profitaient aussi pour avoir de bonne relation avec lui afin qu'ils puissent au moins vivre en paix comme s'ils avaient bien le rendre service. Manana avait été victime d'harcèlement sexuel du chef de canton avec l'appui de certains Malgaches. Elle était donc victime par sa société afin d'adoucir la méchanceté, la violence et la force libidinale de

Boramena, dans la mesure où elle était destinée comme un sacrifice en tant qu'une jeune fille pauvre.

Les Betsimisaraka, les Tsimihety et les Sihanaka considèrent, par exemple que le mariage incestueux est comme la consommation de quelque chose d'incomestible. C'est pourquoi il y a prohibition de l'inceste entre les personnes de même descendance chez ces ethnies, que ces dernières préfèrent de contracter le mariage exogamique : exogamie clanique et exogamie ethnique car elles considèrent que le mariage incestueux est « amer », comme quelque chose qu'on ne peut pas ingurgiter. Alors qu'il n'y pas de risque de cette question de l'inceste entre Manana et Boramena, ce qui pousse la société à entrer en complicité avec le chef du canton pour livrer cette pauvre jeune fille campagnard pour lui rendre service sexuel ; bien que cette relation charnière ne soit pas légale et sans consentement par la jeune fille. Cette complicité entre les deux camps est comme une perversion sexuelle expliquée par Sigmund FREUD, qui écrit :

> […] Les actions perverses n'interviennent dans l'accomplissement de l'acte sexuel normal qu'à titre de préparation ou de renforcement […]. De ces faits, il résulte avec une évidence incontestable que la sexualité normale est le produit de quelque chose qui avait existé avant elle et qu'elle n'a pu se former qu'après avoir éliminé comme inutilisables certains les autres pour subordonner au but de la procréation.
>
> (Sigmund FREUD, 1984, pp. 302-303)

Enfin, c'était la complicité de la société avec Boramena qu'on avait trouvé le bon stratagème pour attraper Manana car il n'y avait plus quelqu'un à empêcher ce chef de canton d'abuser sexuellement cette jeune fille.

1. 2. Service forcé : un stratagème pour l'abus sexuel

Pour que le père de Manana ne puisse pas empêcher le chef de canton, Boramena d'abuser sexuellement de sa fille, ce chef du canton a envoyé ce père de famille, Ndrasana de faire un service forcé durant trente jours que l'on appelait à l'époque Services de la Main- d'Œuvre pour les Travaux des d'Intérêt Général (S.I.M.O.T.I.G). Un émissaire de l'administration coloniale locale donné une lettre de convocation signée par le chef de canton pour qu'il lui fasse faire ce service comme tous les indigènes malgaches, il s'agissait d'un service de construction d'une infrastructure ou d'un travail dans les concessions coloniales. Lui et sa famille étaient effondrés non seulement pour faire ce service mais tout le monde dans la famille savait bien qu'il s'agissait d'un stratagème pour pouvoir éloigner Manana de sa famille afin que Boremena puisse abuser d'elle en toute impunité et sans obstacle. Ce fait constitue la source de la tristesse de cette pauvre famille du village de Marovato. Le romancier raconte le poids de la tristesse chez cette famille, il dit :

3- « [...] Nous ne pleurons jamais à la maison. C'est une émotion dans la vie que nous ne connaissons guère. Mais ici, il y avait des larmes qui tombaient dans notre foyer. Maman et Manana pleuraient ; les larmes de papa faillaient tomber. Moi et Feno, nous étions restés fixer. C'était plus lourd pour nous l'abus de pouvoir et l'injustice qui nous rendions victime. Il n'a aucune personne pour se faire plaindre et pour demander d'une aide » (Andry ANDRAINA, 2003, p.44).

Devant cette situation, seule décision prise par la famille de Ndrasana était de préparer le départ de ce père de famille pour faire son service forcé car cette convocation était irréfutable. Manana et Feno, ses enfants se pilaient des paddy pour avoir le riz blanc à approvisionner Ndrasana durant trente jours de son service. Et sa femme, Ratavy préparait un panier pour apporter l'approvisionnement en riz de son mari ; car l'administration coloniale locale ne prend pas en charge la nourriture de celui qui faisait ce service forcé. Tout de suite, après le déjeuner, il faisait l'au revoir sa famille. C'était lourd et effrayé pour cette famille la séparation avec lui dans la mesure où elle était habituée de le séparer en raison de ses travaux champêtres, mais il s'agissait cette fois ci de la séparation permettant de chef de canton d'abuser de Manana. Il envoyait le soir son émissaire, environ après le diner pour chercher Manana, bien que son frère, Feno voulait accompagner sa grande sœur jusque chez le chef de canton ; son émissaire voyait avec regard menaçant à l'endroit de la pauvre mère de famille et de tous ses enfants. Il menaçait verbalement ensuite Feno de le faire arrêter par les jeunes hommes du village puis l'envoyer en prison d'Ambatondrazaka[4], car Feno était accusé de contester une décision du chef de canton local ; il lui intima l'ordre de se taire tout de suite pour que la situation ne s'aggrave encore. La situation vécue par Manana et sa famille était une situation partagée par toute la famille pauvre à son époque, victime d'abus de pouvoir colonial. Il semble qu'elle continue par diverses formes actuelles car le texte littéraire en tant que le fruit de la conscience sociale est une création sociale. Il relate toujours cette conscience sociale. Le lecteur perçoit que certains signifiants dans ce roman sont des variantes d'une même structure sociale dans les autres genres littéraires (cf. Michaël RIFFATERE, 1979), comme l'existence du harcèlement sexuel d'une jeune fille dans une entreprise franche à Antananarivo racontée par Iharilanto Patrick ANDRIAMANGATIANA dans son roman d'expression malgache intitulé « *Onjam-pilafilafila* » (Ondine de la réticence) qui est comme témoin de la résurgence de l'abus et le harcèlement sexuel d'une autorité à l'époque postcoloniale. Cette thèse sur le rapport entre la littérature et la société est aussi affirmée par Jean STAROBINSKI qui atteste avec énergie que la littérature est

[4] Il est actuellement un chef-lieu de préfecture dans la région Alaotra-Mangoro. Marovato où le récit s'était déroulé est dans la préfecture d'Ambatondrazaka.

créée à partir d'une donnée sociale, c'est-à-dire qu'elle est une œuvre sociale. Il écrit : « […] *L'œuvre littéraire signale sa particularité sur le fond d'une donnée sociale* » (Jean STAROBINSKI, 1970, p.19).

En effet, la littérature qui est produite dans le monde malgache est intégralement liée à la société de l'écrivain au sein de laquelle celui-ci occupe toujours, par son œuvre, une fonction sociale pour dénoncer l'injustice coloniale. Comme laisse paraître son roman, Andry ANDRAINA est parfaitement intégré à la communauté sihanaka et vécu dans la colonisation.

Il fallait que Manana aille avec son émissaire chez le chef de canton le sentiment de la peur. Puis vers minuit, elle rentrait à la maison de sa famille en pleurant. Il semble qu'elle pleure la perte de sa virginité car elle était abusée par le chef de canton. Le sentiment de la honte plane dans la famille même si le père de famille retourne de son service forcé. Dans la mesure où lui-même savait la situation qui s'était passée durant son absence. Le chef de canton banalisait et sexualisait le corps de cette jeune fille par son pouvoir.

Les paroissiens dans l'Eglise protestante locale où cette famille était fidèle l'avaient excommunié, car il nous semble qu'ils ne connaissent pas la véritable situation vécue par cette famille, surtout la situation de Manana avec le chef de canton. Ils accusaient cette jeune fille de se prostituer avec le chef de canton. La raison en était que même lors de l'office dominicale, l'émissaire de chef de canton y arrivait à chercher Manana pour le service sexuel. Donc, la douleur de la colonisation était si forte pour cette famille car même l'Eglise en tant qu'une institution religieuse ayant une vocation protectrice des faibles ne pouvait pas la défendre comme si l'Eglise, au lieu de comme son institution protectrice, était en complicité avec l'autorité coloniale locale sur cette question de l'abus sexuel. La question est de savoir si cette Eglise était en complicité avec le pouvoir colonial car elle y avait fermé ses yeux sans avoir compris la véritable situation de cette famille. Par ailleurs, la colonisation et le prosélytisme chrétien étaient en parallèle à Madagascar ; dans la mesure où le pouvoir colonial facilitait la pastorale des missionnaires en les protégeant dans tous les endroits où ils faisaient leur mission pastorale. La douleur de cette famille s'ajoutait par les autres formes du système colonial, comme les oppressions socioéconomiques.

2. Les oppressions socioéconomiques pendant la colonisation

Les oppressions que les Malgaches paysans dans le pays sihanaka étaient très diverses dans la mesure où la société sihanaka à Marovato était moins solidaire ; le clivage social était si évident dans la classe pauvre comme cette famille qui est l'objet de ce roman, il avait des impacts graves dans sa situation sociale et économique. A cela s'ajoutaient les oppressions directes commises par le pouvoir colonial local dont tout le monde était victime, mais c'était toujours la famille pauvre qui payait le lourd tribut à la colonisation.

2.1. Les oppressions sociales

Durant la colonisation à Madagascar, ce n'étaient pas seulement les colons qui opprimaient les Malgaches comme on l'avait constaté dans ce roman, mais certains Malgaches y participaient en escroquant leurs concitoyens illettrés dans le monde rural. Ramiandrisoa, un paysan lettré ayant profité de l'ignorance des villageois illettrés de Marovato a inventé un faux acte de vente de leurs terrains agricoles à Antambohibe aux bénéfices des colons, soi-disant, il était leur porte-parole et volontaire de faire la borne et le titre de leurs terrains pour que ces colons ne puissent pas occuper leurs terrains. Vue leurs ignorances, les paysans signaient cet acte de vente écrit en français, une langue qui n'est pas la leur et ils avaient la confiance à Ramiandrisoa en tant qu'un intellectuel originaire de leur village ; il parle également la langue des colons. Cette stratégie adoptée par Ramiandrisoa facilite aux colons de s'emparer aux paysans leurs terrains. Voyons la parole de celui-ci rapportée par le romancier, il dit :

> 4- « […] Un après midi, Monsieur Ramiandrisoa nous avions nous rendu visite. La raison de ma visite chez vous, disait-il, est concernant notre terrain là-bas à Antambohibe. Chacun de nous y avait déjà cultivé, et, si un jour ce terrain est récupéré par l'Etat, nous ne pourrons rien faire. Dès qu'il n'est pas encore ayant d'un litige avec d'autres personnes, nous allons le demander à l'Etat afin qu'on puisse faire de borne et il devient, en effet, nos propriétés pour toujours. » (Andry ANDRAINA, 2003, p.26).

La stratégie adoptée par Monsieur Ramiandrisoa avait convaincu tout le monde, y compris Ndrasana, le pauvre charretier. Ensuite, il a demandé à tous les paysans propriétaires du terrain à Antambohibe de se cotiser pour payer l'argent relatif à la mise en borne de leur terrain. Alors que ce n'était pas le cas, ces paysans étaient, au contraire, chassés par les colons de leurs terrains dans la mesure où ces colons considéraient Antambohibe, un terrain appartient à eux ; car ils les ont achetés chez Monsieur Ramiandrisoa en respectant les normes légales de la vente du terrain. Il fallait que ces paysans y quittassent sans condition. Monsieur Ramiandrisoa avait déclaré sa désolation aux villageois de Marovato victime d'expulsion de leurs terrains dans la mesure où il était escroqué, disait-t-il, par la personne à laquelle il a payé et confié pour charger la demande d'acquisition de ces terrains de Tambohobe auprès de service foncier de l'État colonial local. La personne à laquelle on a confié cette demande d'acquisition de ces terrains à frauder l'acte de vente en faveur des colons. Le romancier raconte cette fausse déception de Monsieur Ramiandrisoa, il dit :

> 5- « […] Ce n'était pas la lettre de demande d'acquisition de ces terrains qu'il nous fait signer mais il s'agissait d'une lettre d'acte de vente » (Andry ANDRAINA, 2003, p.27).

Alors en réalité, cette parole de Monsieur Ramiandrisoa n'était que du cinéma ; elle faisait partie de son stratagème pour escroquer les terrains des villageois de Marovato. Les Malgaches, surtout les paysans étaient doublement opprimés durant la colonisation dans la mesure où ce n'était pas les colons français seulement qui les exploitaient et profitaient de leur ignorance mais il y avait certains Malgaches qui profitaient la colonisation de s'enrichir par l'escroquerie de leurs concitoyens pauvres et illettrés. Monsieur Ramiandrisoa faisait une double escroquerie dans cette affaire. Il en faisait pour les paysans de Marovato et pour les colons à qui il a vendu les terrains. Si l'autorité coloniale locale et les colons à qui il a vendu le terrain savaient cette situation, il était directement traduit à la justice mais ils étaient trompés par Monsieur Ramiandrisoa. L'acte de vente avait l'air légal car il était signé par tous les vendeurs.

La terre a une valeur considérable dans la culture malgache dans la mesure où elle est considérée par les Malgaches comme leur mère nourricière qui est liée à leur identité. Avoir une terre pour nourrir la famille est une fierté pour les Malgaches ; et tout le monde cherche les moyens pour en avoir et conserver, même si les moyens utilisés par certains gens ne sont pas forcément légaux. Dans la société malgache, la terre est si stratégique dans le domaine social et politique ; elle peut être la source de l'instabilité sociale dans ce pays. Le litige foncier est souvent marqué par les affaires traitées au tribunal malgache au cours de son histoire. Ce problème plane toujours actuellement dans la conscience sociale malgache. Cette idée apparaît chez Ziss AVNER dans son ouvrage intitulé *Eléments d'esthétique marxiste*. Il écrit :

> […] L'art représente avant tout une forme de la conscience sociale, un mode de production spirituelle, un type de pensée bien précis, esthétiquement articulé. Pour mettre en lumière la nature sociale de l'art, montrer son rôle dans la vie de la société, il faut examiner ce qu'il représente en tant que forme spécifique, historique, de la conscience sociale.
>
> (Ziss AVNER, 1977, p.26)

Ndrasana, le pauvre charretier avec sa famille payait du lourd tribut de l'injustice sociale ; il louait un autre terrain pour nourrir sa famille, dont la moitié de production était la valeur de la location du terrain. En conséquence, il était obligé de renforcer ses activités journalières par l'utilisation de sa charrette comme moyen de gagner de l'argent. Cependant, le niveau de vie de la famille de Monsieur Ramiandrisoa avait commencé attirer l'attention des habitants de Marovato ; ces derniers l'ont soupçonnée sur le changement du nouveau de vie de sa famille, ce qui était considéré comme le fruit de l'escroquerie de leurs terrains. Par ailleurs, il a construit une maison en dure fabriquée en brique. Les jeunes hommes du village ont travaillé auprès de lui comme ses mains- d'œuvres

au bon marché dans la construction de sa maison. Sa maison en paille était donc changée en maison en brique.

2.2. *Les oppressions économiques*

Dans le domaine économique, les Malgaches des milieux ruraux avaient souffert par diverses répressions coloniales. Ce roman historique colonial en parlait dans le pays sihanaka. Beaucoup des paysans avaient été obligés d'abandonner leurs terrains et leurs villages car ils n'avaient pas la raison d'être d'y rester, dans la mesure où leurs terrains étaient accaparés par les colons, y compris certains de leurs villages si les colons en avaient besoins. On avait augmenté les surfaces cultivables occupées par les colons. Les jeunes hommes, les forces productives de chaque famille sihanaka allaient partir à la guerre au rang des militaires français comme dans tous les pays colonies françaises à l'époque de la deuxième guerre mondiale. Ceux restés au pays étaient obligés de travailler dans les fermes agricoles des colons pour pouvoir augmenter la production annuelle des produits vivriers afin que l'État français puisse ravitailler leurs militaires en guerre et le reste de sa population était rongé par la crise alimentaire. Le romancier racontait cette crise économique et alimentaire de la France à l'époque de la deuxième guerre mondiale, il dit :

> 6- « […] À cette époque, on attendait qu'on ait besoin beaucoup de riz pour ravitailler la France, soit pour sa population, soit pour ses militaires. En effet, on y exportait la plupart du riz de Madagascar (Andry ANDRAINA, 2003, p.124).

Madagascar avait subi cette crise dans la mesure où les produits vivriers de ce pays ne suffisaient pas à subvenir à sa population. Les jeunes hommes qui étaient les piliers des travaux agricoles dans le monde paysan partaient à la guerre, c'était les personnes âgées qui restaient au village mais elles payaient en lourd tribut de la colonisation car la moitié de toutes les productions agricoles allaient ravitailler la France en guerre. Il était strictement interdit de vendre le riz. Le pays sihanaka qui est connu comme le premier grenier du riz de Madagascar ne trouvait plus à l'époque la vente du riz au bord de la route et au marché. Le service du riz est créé par le pouvoir colonial qui charge la collecte des produits et leurs contrôles depuis aux champs jusqu'à leurs exportations en France dans les grands ports maritimes de Madagascar. Le romancier racontait aussi que ce n'était pas seulement la crise du riz qui se trouvait dans le pays sihanaka mais il avait aussi la crise de viande de zébu ; il dit : « […] Ce n'était pas seulement le riz qu'on trouve la crise à cette époque mais aussi la viande » (Andry ANDRAINA, 2003, p. 125).

Selon le romancier, il était interdit d'abattre du zébu à cette époque sans avoir une autorisation particulière du pouvoir colonial ; il semblait, dit-il, que la viande de zébu était contrôlée afin qu'on l'exportât en France pour nourrir les

Français comme le riz à l'époque car les deux sont les aliments de lux plus contrôlés par le pouvoir colonial. Alors que le riz et la viande de zébu sont des aliments qui marquent l'identité culinaire malgache. Pour des éleveurs dans la société traditionnelle malgache, il n'a pas besoin de permission de personne pour abattre leur bête, soit pour des raisons alimentaires et économiques, soit pour l'organisation socioreligieuse (cf. Guy RAZAMANY, 2019, p.142). Les Malgaches étaient privés de manger quotidiennement le riz et la viande de zébu au détriment des autres viandes et des autres céréales et tubercules, comme le maïs, le manioc, la patate douce dans leur propre pays. Donc, les Malgaches étaient aussi colonisés même au niveau alimentaire, ils ne pouvaient pas garder leur tradition alimentaire et religieuse à cette époque. Les gens du village de Marovato ne mangeaient plus de viande de zébu car la boucherie de Monsieur Ravelo, la seule boucherie du village, était fermée à cause de cette situation.

Conclusion

Ce roman historique d'Andry ANDRAINA sur la colonisation à Madagascar, en particulier dans le pays sihanaka dont le romancier est originaire et vécu à cette époque, est un moyen didactique de l'histoire littéraire malgache pour que son public si jeune actuellement connaisse bien l'histoire de son pays ;il peut lutter contre ensuite les injustices sociales héritées de la colonisation qui surgissent encore actuellement dans certains cas .Il est l'une des formes du patrimoine de la littérature coloniale malgache. Cette littérature coloniale surgie même dans la littérature postcoloniale comme *Za*, roman de Jean Luc RAHARIMANANA, dont l'étude intertextuelle de ce roman et celui de l'*Antidote* de Jacques RABEMANANJARA, un roman colonial est l'objet d'étude de la thèse de Doctorat de Fitahianjanahary RALAIHARINONY. Elle y vise à suivre les traces des idées coloniales dans ces deux époques de l'histoire de Madagascar.

Ce roman d'Andry ANDRAINA est, une partie, comme une œuvre romanesque de Jean Joseph RABEARIVELO intitulée « *L'interférence* » même s'il est une œuvre d'expression malgache, dans la mesure où les deux ont parlé l'interférence du passage de la

société malgache qui venait de perdre sa souveraineté [5] vers la société nouvellement colonisée, que les Malgaches devenaient, en effet, perdus leur identité (cf. Jean Joseph RABEARIVELO, 1987). Ils étaient opprimés par le pouvoir colonial dans divers domaines de leur vie quotidienne. Ils étaient impuissants devant la puissance coloniale mêmes s'il y avait de la grande insurrection pour lutter contre ce pouvoir colonial effectuée par les Malgaches en 1947 qui provoquait de leurs massacres à cause de la représailles sanglantes du pouvoir colonial. Andry ANDRAINA ne cesse pas de dénoncer toutes les injustices dans la colonisation à Madagascar avec le grand clivage entre la classe pauvre et les autres classes sociales malgaches dans son œuvre, surtout dans le pays sihanaka. Bien qu'il n'ait osé publier ce roman qu'après la colonisation, car il nous semble qu'il avait peur des représailles du pouvoir colonial.

Références bibliographiques

ANDRAINA Andry. 2003. *Mitaraina ny tany*, (Le pays se plaigne), roman d'expression malgache, Librairie Mixte, Antananarivo

ANDRIAMANGATIANA Iharilanto Patrick. 2001. *Onjam-pilafila*, (Ondine de la réticence), roman d'expression malgache, Faribolana, Antananarivo

AVNER Ziss. 1977. *Eléments d'esthétique marxiste*, Progrès, Moscou

BAKTHINE Mikhaïl. 1978. *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, Paris

BARBERIS Pierre et (dir.) BERGEZ Daniel.1996. *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Dunod, Paris

FREUD Sigmund.1984. *Introduction à la psychanalyse*, Payot, Paris

RABEARIVELO Jean Joseph, *L'interférence*, Hatier, Paris, 1987

RALAIHARINONY Fitahianjanahary. 2017. *De la coloniale à la postcoloniale : intertextualité littéraire dans Antidote et Za,* Thèse de Doctorat en Littérature française, Université de Toliara

[5]En 1896, Ranavalona III, la dernière reine malgache était exilée en Algérie après l'annexion française de Madagascar. Ce pays était colonisé par le France durant 60 ans et il est actuellement 61 ans de l'indépendance.

RAMANGASON Bodo. 1992. « Réflexion sur le roman », in Madagascar2.

La littérature d'expression française, *Notre librairie* n° 110, juillet-septembre, pp. 59-63

RIFFATERE Michaël. 1979. *Production du texte*, Seuil, Paris,

RAZAMANY Guy. 2019. « Littérature orale, patrimoine immatériel à Madagascar », *Annales du patrimoine, n°19* publiée par Université de Mostaganem (Algérie), pp. 133-147

STAROBINSKI Jean. 1970. *Etudes de style, Léo Spitzer et la lecture stylistique,* Gallimard, Paris

WELLEK René et WARREN Austin. 1971. *Théorie littéraire,* Seuil, Paris.